Deuxième année N° 8 Avril 1916.

SOMA[illegible]CE
56 70

PATRIE!

Journal non censuré paraissant comme, où et quand il peut.

« Ils furent barbares et menteurs comme toujours. »

« Jamais une femme ne m'a parlé sur ce ton, dit le Roi.
« C'est, reprit-elle, que vous n'avez jamais parlé à une Liégoise ».

A Fraulein Ella Bartling.

Mademoiselle,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître et je n'ai appris votre existence que par la *Nieuwe Rotterdamsche Courant* du 27 mars.

Ce journal annonce en son édition du soir, feuille B, 5e colonne, que le tribunal d'*Oldenburg* a condamné une jeune fille — c'est vous — à cent marks d'amende ou 10 jours de prison pour avoir envoyé à un soldat belge prisonnier des œufs, du tabac et des cigarettes. Ce jugement, ajoute le journal, a été affiché.

La lecture de cet articulet m'a laissé rêveur. Vous dirai-je qu'avant de le lire, je vous détestais ? Je vous détestais comme je hais tous les Allemands — depuis les enfants à la mamelle jusqu'aux veillards déjà penchés sur le bord de leur tombeau. Ce sentiment dont j'aurais eu honte il y a vingt mois, je le partage avec quelque sept millions de Belges tous ceux qui ont du cœur ! — sans qu'il soit nécessaire peut-être que je le justifie une nouvelle fois. Mais vos hommes d'Etat, vos poètes, vos orateurs, vos journalistes, vos chefs d'armée ont si bien prêché la « heilige Hass » contre nous, qu'ils récoltent aujourd'hui ce qu'ils ont semé et si notre haine englobe des irresponsables, je vous rappellerai les mots d'un de vos grands hommes, von der Goltz, qui a fait afficher sur les murs de Bruxelles que « c'est la dure nécessité de la guerre que les innocents paient pour les coupables. »

Ne sachant rien de vous, je me suis creusé la tête pour deviner les mobiles qui vous avaient fait adresser, à un « piot » de chez nous, cet envoi délictueux qui vous vaut les rigueurs de la justice de votre pays.

Serait-ce le remords qui vous a fait agir ? Seriez-vous la parente ou la sœur de l'un ou l'autre de ces bandits qui marquèrent la trace de leur passage en Belgique par des vols, des viols et des meurtres ? Auriez-vous surpris sur la grand'place de votre petit village de Resse, les aveux d'un permissionnaire hoquetant, un soir d'ivresse, le sac de *Louvain* ou les massacres de *Dinant* ? Sans les avoir vues, vous seriez-vous représentées quelques-unes des scènes d'horreur qu'a fixées le crayon vengeur d'un *Ramaeckers* ? Porteriez-vous le deuil d'un de ces irrésistibles guerriers, surtout redoutables pour les femmes et au passage desquels les petits enfants du *Namurois* et du *Luxembourg*, cloués de peur sur place, levaient les mains ?

J'en reste réduit aux interrogations et aux conjectures. Une chose demeure, c'est que le « liebesgabe » envoyé à ce prisonnier belge était une réparation et dans l'intime de votre âme, ne sachant comment racheter le mal fait par les vôtres à un petit pays qui se fiait à la grande Allemagne, ni comment effacer la honte éternelle dont les soudards teutons se sont couverts en Belgique, vous avez du moins essayé de vous concilier la reconnaissance d'un de nos soldats.

Oserais-je vous dire que ce sentiment vous honore ?

Car je ne veux pas croire que ce que nous appelons ici une caissette pour internés et là-bas un « liebesgabe » soit un vraiment don d'amour.

J'espère que vous ne nourrissez pas ce sentiment-là pour le fils d'une nation que vos journaux ont tenté de salir de toutes manières et si par hasard les yeux noirs d'un gars wallon ou les yeux bleus d'un fils de Flandre vous avaient tourné la tête, je vous conseille d'étouffer cet amour naissant, car il n'y a pas de place en Belgique pour les petits d'une telle union. On n'accouple pas le sang de nos veines avec de la boue teutonne.

Mais si votre rêve est plus haut, si votre geste a voulu consoler une souffrance imméritée; si les œufs et le tabac envoyés au pioupiou belge le furent au nom de la divine charité, je vous tire mon chapeau et m'incline.

Vous êtes la *seconde* honnête femme allemande que je connais; cela vous honore, mais avouez que c'est peu.

Vos juges ont trouvé que c'était encore trop pour une population de 70 millions d'habitants; ils ont libellé un jugement dont je voudrais bien lire les attendus et qui doivent stigmatiser ce scandale.

Ce jugement, dit la *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, a été affiché, dans le dessein sans doute de rendre publique votre honte et d'enlever au reste de la population le goût de vous imiter.

Consolez-vous cependant, Mademoiselle, si les villageois de Resse se détournent désormais de vous et si les gamins crient à la chienlit sur votre passage, vous méritez de ne pas être Allemande et je vous envoie un salut respectueux.

VOLA.

Coup de Bourse.

L'Angleterre débarquait en Hollande !

La Hollande après l'incident du *Tubantia* pensait qu'elle avait assez essuyé d'affronts et déclarait la guerre à l'Allemagne !

L'Allemagne trouvait que la neutralité de la Hollande n'était pas encore assez amicale et désireuse d'avoir pour ses sous-marins des points d'attache encore plus nombreux sur la cote hollandaise, avait envoyé un ultimatum à la Hollande, et la Hollande.....résistait !

La Hollande trouvait que l'Angleterre visitant ses malles et y arrêtant par jour quelques milliers d'échantillons de caoutchouc, était vraiment un empêcheur de danser en rond et avait déclaré la guerre à l'Angleterre !

C'est un devoir pour tout patriote de faire circuler ce journal auprès du plus grand nombre possible de lecteurs. Il est fait de ce numéro des distributions gratuites par les propagandistes.

Qu'en était-il ? On ne savait pas, mais la situation était grave.

Les communications et plus encore les silences du Gouvernement de La Haye étaient alarmants.

La Bourse à Rotterdam et à Amsterdam s'affole.

Des bruits pessimistes répandus à Anvers, nous assure-t-on par on ne sait qui, sous le couvert du noms d'une personnalité des plus honorables, émeuvent, les capitalistes et les agents de change.

En quelques heures des ruines désastreuses, en quelques heures des fortunes pour les initiés.

C'était un coup de Bourse.

Pour nous, jetant avec fierté un coup d'œil sur nos villes dévastées, nos campagnes ruinées, nos industries arrêtées et nos populations affamées, nous nous disons :

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Risques de Guerre.

Les Sociétés d'Assurances Mutuelles contre les risques de guerre sont dissoutes. Aussi longtemps que, sans le savoir, elles ont pu servir les desseins des Allemands et aider à effacer les traces de vandalisme, l'occupant n'avait pour elles que sourires. Mais à cette heure il faut que, quand les bombes libératrices chasseront les Boches, nos propriétés ne soient plus assurées et que nos cœurs soient partagés entre nos soucis de propriétaires et nos espérances de patriotes.

C'est pour les mêmes raisons que l'occupant force nos Administrations Communales de replacer dans les musées les trésors artistiques que nous ont léguées nos pères et que nous avions mis à l'abri.

Les ôtages, les hommes, les femmes et les enfants d'abord devant les troupes, puis nos maisons et enfin nos musées. Et c'est nous qui avons donné à la Patrie sans hésiter le sang de nos fils qu'ils pensent effrayer ! Béni soit la première bombe qui mettra le feu à nos collections, béni celle qui renversera ma maison, béni la balle alliée qui me frappera si mes yeux avant de se fermer pour toujours voient les boches s'enfuire honteusement !

Celui que la Reine a embrassé.

Une salle de blessés à l'hôpital Sainte-Marie à Anvers, fin août 1914.

La Reine les visite et les réconforte de son sourire et de petites gâteries.

Elle arrive au lit d'un soldat blessé aux yeux par un éclatement de shrapnell, lors de la retraite sur Anvers. Les bandages recouvrent sa figure, à l'exception du front et de la bouche.

La petite sœur lui dit que c'est la Reine qui est à son chevet. Et le pauvre mutilé de s'écrier : « Oh ! Madame, que je regrette de n'avoir plus d'yeux pour vous voir ! »

Aussitôt la Reine se penche vers lui et dépose sur son front moite de fièvre un baiser maternel.

Ce détail m'a été raconté par le soldat lui-même. Vous pouvez penser s'il en était fier. Il s'appelait Daumont. Ses camerades ne l'appelaient plus que : « Celui que la Reine a embrassé. »

Population si crédule.

Les Belges, que von Bissing a déjà traités naguère d'enfants mal élevés, sont qualifiés cette fois dans la lettre au Cardinal de « population si crédule. »

Non, mais que dire alors des Allemands qui croient encore toujours qu'on a tiré sur leurs troupes à Louvain, à Dinant, à Andenne, à Tamines, à Aerschot; qui s'imaginent que nos épouses et nos filles crevaient les yeux de leurs blessés et que nous égorgions leurs prisonniers ?

Notre population n'est pas si crédule que vous l'imaginez, M. von Bissing !

La preuve : c'est qu'elle ne vous croit pas !

Réponse du Cardinal Mercier.

Von Bissing avait fait paraître dans les journaux à sa dévotion d'Outre Moerdijk et d'autres lieux neutres, une réponse apocryphe du Cardinal.

Il ricanait de son gros rire allemand, et faisait remarquer par la presse de sa solde, que l'archevêque était visiblement un agitateur puisqu'il livrait à la publicité une réponse que lui von Bissing n'avait pas reçue.... et pour cause.

Des personnes de bonne intention ont fait imprimer une autre réponse apocryphe.

Cette pièce toute truffée de citations des livres saints et sentant la sacristie, prouve que dans ces milieux il est des personnes qui s'attendent à ce que le prince de l'Eglise réponde de bonne encre au reitre qui nous gouverne provisoirement.

Pour nous, nous nous trompons peut-être, mais nous n'y comptons pas. Nous aurions sans doute grand plaisir à marquer les chiquenaudes et à contempler la volée de bois vert que ne manquerait pas de lui distribuer avec le rare talent de polémiste qu'on doit lui reconnaître, l'Archevêque de Malines. Mais encore une fois, nous n'y comptons pas. Comment sans se manquer de respect à soi-même continuer la conversation avec un rustre qui vous déclare dès l'abord qu'il vous dispense de répondre et qu'il n'écoutera pas vos raisons.

Enfin verra bien qui vivra.

LETTRE D'ANVERS.

Notre dernier numéro disait que nous avions reçu une lettre de notre correspondant d'Anvers, mais qu'avant de la publier, nous aurions désiré avoir une conversation avec lui. Cette demande par la voie du journal n'aura pu l'atteindre, soit que le journal n'ait pu être reçu à *Anvers*, soit que lui-même ait quitté la ville. Bref, privés de ses nouvelles, nous nous contentons de donner le commencement de cette très longue et, du reste, intéressante communication. Nous la faisons suivre des quelques réflexions que nous aurions voulu exposer verbalement à notre ami. Ceci dit, la voici :

*
* *

Chers amis,

Ma lettre sera un peu longue, excusez-moi. Les renseignements que j'ai recueillis sont nombreux.

Et d'abord, à l'occasion du soufflet administré par Monsieur *Louis Franck* à son collègue, l'échevin Strauss, voici ce qu'on raconte des motifs de leur inimitié.

Monsieur *Strauss* a-t-il signé ou n'a-t-il pas signé le procès-verbal de la séance de « l'*Intercommunale* » où fut décidée la reddition d'Anvers; a-t-il ou n'a-t-il pas protesté plus tard contre les conditions de capitulation que l'on sait ? Comme tous les membres, même ceux qui, comme lui, avaient exprimé un avis défavorable, il a signé, assure Monsieur *Louis Franck*, et il a fait disparaître, ajoute M. Franck, le procès-verbal de la séance. Ce procès-verbal est introuvable comme, du reste, d'autres documents intéressants de cette journée.

Je me souviens qu'en *Hollande* où j'étais alors réfugié, cet incident fut beaucoup commenté. Un journal belge édité à *Bergen-op-Zoom*, se fit l'écho de l'impression alors assez unanime de la Colonie Belge et loua beaucoup le patriotisme de Monsieur *Strauss*. Ce dernier, dans une séance de l'*Intercommunale*, fut accusé d'avoir inspiré cet article. D'où échange de vues ultra-violentes. La querelle, ainsi inaugurée, se renouvela sous tous les prétextes. Monsieur *Louis Strauss*

gagna plusieurs manches jusqu'au jour où Monsieur *Louis Franck* recourut aux arguments que l'on sait. Sur ce terrain, Monsieur *Louis Strauss* n'était plus de force....

***

Nous nous arrêtons ici. Le surplus de cette communication très longue et très documentée ne tenant aucun compte de la remarque qu'accompagnait la publication de la première lettre.

Notre ami, dont nous ne mettons pas un instant la bonne foi en doute, paraît plus ignorant que nous ne l'aurions crû, des dessous de la politique. Il n'a, à le lire c'est évident, des relations que dans un seul camp et il... gobe tout ce qu'on lui sert. Pour nous, nous sommes quelques amis cordialement réunis ici des quatre points cardinaux du ciel politique qui sommes bien décidés à faire trève à toute querelle de l'espèce, ne nous préoccupant en ce moment que d'un seul ennemi : l'*Alboche*.

Aucun de nous, du reste, n'est dans la politique active. Mais, pour en avoir déjà de ci et de là reniflé la cuisine, nous sommes habiles à découvrir son fumet et ses relents les plus subtils. Quant au flair de notre pauvre ami et correspondant !!!!... mieux vaudrait peut-être n'en pas parler. Nous n'en prendrons dans sa lettre qu'un ou deux exemples à seule fin de lui prouver que nous ne lui cherchons pas une querelle... d'allemand.

Nous ne connaissons pas Monsieur *Louis Franck*. Nous le tenons volontiers pour le plus galant homme du monde puisque notre correspondant nous l'assure. Aussi, lui souhaitons-nous de tout cœur beaucoup d'amis aussi zélés et nous les lui souhaitons moins maladroits. Ainsi *Marih* qui nous a fait de Monsieur *Franck* un vif éloge ne s'aperçoit pas que des personnes malintentionnées pourraient mal comprendre sa lettre et se figurer que son ami profite pour lui ou pour les siens de la gabegie régnant dans le service de l'Alimentation. Nous n'en savons rien, mais il nous paraît certain que le Président du Comité d'Anvers ne mérite ni tant d'honneur ni tant d'indignité. Il est sans doute la victime de la même éternelle erreur. Il fallait un calculateur, on a pris un danseur. Notez que nous ne disons pas un sauteur. Plusieurs d'entre nous ont vu Monsieur *Louis Franck* et l'ont entendu à la Chambre. Un peu pompier, Monsieur le Député, mais un charmant homme, plein de talents agréables, aimant le plumet et le panache, décidément un danseur. Et l'on s'étonne qu'à la tête d'un service qui demande la poigne ferme d'un administrateur énergique et indépendant l'avocat disert et fleuri ait été dépaysé. Homme politique, il a dû s'entourner de ses ordinaires féaux, de ses agents électoraux. Monsieur *Louis Franck* approuve-t-il, croyez-vous, tout ce que fait la tourbe qui le suit et qui attend de lui la sportule ? Ah non ! nous en mettrions la main au feu. Monsieur le Président laisse faire, voilà tout, marchant tout vivant, les yeux perdus dans son rêve étoilé. Ses yeux sont fixés sur le portefeuille du ministère des finances. Mais, prenez garde, Monsieur le Député, la place est retenue et le costume, peut-être, déjà commandé.

***

Marih s'est laissé persuader que le senateur van *Rynegom* dont il attribue la nomination à l'impartialité magnanime de Monsieur *Louis Franck* va pouvoir faire passer les eaux de l'*Escaut* dans ces écuries de ce nouvel Augias Anversois. L'ancien, si nos souvenirs de collège nous servent bien, s'appelait Antigon. Nous ne connaissons pas le père conscrit en question, mais notre flair d'artilleur, comme disait le ministre français, nous donne l'assurance qu'après quelques grands coups de poing donnés de droite et de gauche dans l'air, Monsieur le Sénateur, s'il n'est pas d'une énergie sans égale, s'endormira sous le même mancenillier du même sommeil que ceux de ses amis politiques qui l'ont précédé. C'est dans l'ordre. Pour Monsieur *Louis Franck*, quel triomphe ! Pour les amis impuissants ou incapables, quelle satisfaction ! Pour tout le monde, quel repos et quelle tranquillité ! En ceci, on reconnaît la souplesse et l' adresse du politicien.

***

Enfin, notre correspondent anversois est fort scandalisé de ce que des méchants laissent entendre: que si les allemands ont fait des perquisitions chez le Président de l'intercommunale et du Comité de l'Alimentation, ce soit pour assurer plus tard un alibi aux pièces compromettantes qu'on ne retrouvera plus, que si les allemands ont fait des descentes à certaine association, ce soit pour supprimer les dossiers qu'on y aurait pu faire contre l'Alimentation et contre *Louis Franck*, et que ce soit sur l'injonction de ses amis allemands que la magistrature qui s'était levée aux premières protestations de la Commission for Relief s'est rapidement recouchée.

Et pour cette fois, notre correspondant est d'accord avec nous. Son héros ne mérite, en effet, pas tant d'indignité.

Les allemands ont assez d'intérêt à ce que les malversations et les détournements qu'ils ont provoqués et dont ils profitent ne soient pas découverts pour qu'il soit inutile qu'on les invite ou qu'on les pousse à prendre des mesures. Monsieur *Louis Franck* a assez d'intérêts, d'intérêts politiques s'entend, à ce que le silence se fasse sur les.... erreurs volontaires de ses coryphées pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui supposer des amitiés ou des sympathies pour les allemands.

Mais notre ami ajoute: « On s'applaudit de voir les mesures « énergiques prises par la ville pour mettre fin à ces ca- « lomnies. Des policiers en bourgeois mêlés discrète- « ment à la foule, ont épié ses plaintes pendant les lon- « gues heures d'attentes aux guichets de distribution et « ont dressés procès-verbaux sur procès-verbaux..,. cin- « quante en un jour. Espérons que quelques semaines de « séjour en prison rendront ses bavards plus prudents. » Sur ce point nous protestons. Ces mœurs policières ne sont vraiment pas des mœurs belges. Dans le temps, nous les aurions appelées des mœurs moscovites, aujourd'hui, instruits par l'expérience, nous les appelons des mœurs prussiennes. Nous espérons que Monsieur *Louis Franck* ne parviendra pas à les acclimater plus tard chez nous.

***

Somme toute et à part de ce dernier point, Marih avait raison dans sa lettre précédente. De tant debruit, il ne reste que le soufflet de *Strauss*, l'échevin d'Anvers et les malversations de *Janssens*, l'échevin de *Berchem*.

A propos de ce dernier, encore un mot. Le rôle que les défenseurs malgré tout du Comité Provincial d'Alimentation d'Anvers lui ont destiné est un des plus connus dans la stratégie politique. Il date des premiers jours de l'histoire. C'est le rôle que le peuple hébreu avait réservé au bouc émissaire. Il le chargeait en esprit de tous ses pêchés, le chassant vers le désert avec des imprécations horribles et s'en retournait l'air allégé et la conscience déchargée aux oignons que vous savez et sans doute déjà alors à ses « bedides affaires ». Quant au pauvre bouc, il allait dans la montagne et là, le loup le mangeait. Monsieur *Strauss*, pourra sans doute, du reste, nous dire si nous sommes ou non bien renseignés sur la législation israëlite et sur les trucs religieux d'un peuple qui, pour n' en pas perdre l'habitude, tâchait de fourrer le doigt dans l'œil même à *Jehovah*.....; mais, nous y songeons, Monsieur l'Echevin Strauss au plus grand avantage duquel proces-verbaux ont des jambes comme les petits bateaux est-il en somme juif ou seulement marchand de lorgnettes.

Mais, passons et revenons-en à *Janssens*, l'échevin de *Berchem* et au bouc émissaire. Vous vous rappelez l'histoire. Janssens, l'échevin, a droit comme tout citoyen à acheter à l'Alimentation quelques kilogr. de graisse, dix. Il les achète ; jusque là, nul crime, car il les a acheté de ses deniers. Il les eût personnellement consommé que la morale publique n'eût eu rien à dire, notons-le. Mais Janssens, qui a une sœur ou un frère privé de graisse, dans quelque pauvre patelin de *Campine*, *Janssens*, membre du Comité Local de l'Alimentation de *Berchem*,

leur en fait..... cadeau. Vous saisissez ? Non ! Vous trouvez qu'il n'y a pas là de quoi fesser un chien !

Il y a là, Mossieu, de quoi faire toute une campagne. On peut décider une enquête, n'est-ce pas ? Premier embêtement pour *Janssens* que les voisins commencent à regarder avec une curiosité maligne. L'enquête seule serait insuffissante, du reste, pour affoler le brave homme et arriver au but. On fait une dénonciation au parquet. Le parquet instrumente ! brouh ! Un frisson dans le dos. Janssens qui est un timide n'en dort plus. Sa femme, s'il a une femme, sa femme elle-même commence à douter de son grand homme. Papa l'échevin a sans doute commis des choses ! concussion ! vol ! detournement. Que sais-je moi ! Janssens en perd la tête et va frapper à la porte de tous ses amis, de tous ses amis politiques, car il est un pilier de son parti dans tous les cafés et estaminets de l'endroit. Il faut qu'on rende le sommeil à ce malheureux Janssens et puis qu'elle joie ! on lui rendra un service, lui, qui jusque là en rendait (cela se pardonne difficilement comme chacun sait). Vis-à vis de lui, on en exagère donc l'importance.

Et la chose est si simple cependant. D'un côté, il y a 18.000 tonnes de manquant, dont on n'avoue que 172.000 kilos ; de l'autre, il y a dix kilos qu'on avoue en entier. Il y a compensation. On retire la plainte d'une part, on se taira d'autre part. Le tour est joué et la morale publique est sauve et Janssens aussi. Eh ! eh ! pas tant que cela. Car, sous le manteau, les adversaires politiques ne le traitent plus que de « cette infecte crapule de Janssens » avec des petits airs entendus qui en disent long.

Mon Dieu ! oui ! C'est cà la politique.

Notez que nous ne connaissons pas *Janssens* et nous ne savons pas si l'histoire que nous vous racontons est vraie, mais nous sommes tout-à-fait sûrs qu'elle est vraie.

Méditez : un geste charitable et 10 kilos d'un côté, un détournement avoué et 172.000 kilos de l'autre, le silence obtenu et maintenu par ce moyen. L'histoire que nous racontons est certainement vraie.

***

Nous eussions préféré expliquer tout ceci de vive voix à notre correspondant. Mais, en ces temps-ci, et surtout pour nous qui sommes surveillés, les déplacements sont difficiles. Il excusera donc notre rude franchise. Nous avons de lui une telle estime et en lui une telle confiance que nous n'en doutons pas. Aussi, nous permettons nous d'indiquer tant de sujets qui méritent d'exciter sa verve naturelle et servir de sujet à son réel talent de prosateur.

Qu'il nous donne donc quelques renseignements sur l'histoire ancienne des membres de la colonie allemande à Anvers et sur leur histoire contemporaine. Les *Mallinckrodt* à *Liège*, les *Rieth* à *Bruxelles*, les *von Bernuth* à *Ostende* sontils des exceptions ? Y en-a-t-il qui montrent une certaine pudeur ? Et les naturalisés, ceux qui ont, en toute liberté, abandonné leurs couleurs et leurs foyers pour choisir les nôtres, leur conduite permet-elle de croire qu'ils soient venus s'asseoir à nos foyers avec des cœurs de traitres et des âmes d'espions ou bien étaient-ils sincères et peuvent-ils dire comme notre chère et vénérée Reine : « Un mur s'est élevé entr'eux et moi. Il n'y a plus rien de commun entrc ees gens et moi ».

***

N.-B. Nous n'avons guère épuisé encore la matière à réflexion que nous fournit la lettre en question et qui, à certains points de vue, est un document très complet et très intéressant.

Nach Verdun.

Nach Paris ! Nach Kales ! Nach Verdun !

Nach.... où encore ?

Les Boches ont vu la Tour Eiffel, mais ne sont pas entrés dans la ville promise. Les eaux de l'Yser sont restées la barrière infranchissable entre les armées du Kaiser et le littoral français.

Quant à Verdun ils croyaient si bien prendre cette ville forte, que le 22 février les affiches étaient imprimées, notamment chez Broel à Anvers, pour annoncer sa chute.

Et voulez-vous la preuve, la preuve irréfutable, noir sur blanc, que les allemands étaient sûrs d'emporter Verdun en quelques jours, achetez le guide officiel des chemins de fer allemands, édition du *Ir Mars*. Vous y trouverez sous l'indication :

Sédan, Vilosnes (Verdun) nur für Militärpersonen) les mots : Verdun . . . . an (ici l'heure d'arrivée) qui ne figuraient pas dans les guides antérieurs.

Verdun, tout le monde descend.... dans la fosse !!!

Ironie amère.

On nous fait remarquer que Monsieur *Pirenne*, professeur à l'Université à *Gand*, traité par les allemands comme on sait, était un admirateur des plus sincères de la « Kultur allemande ». Comme tant d'autres dont le réveil a été cruel.

Ces gens sont vraiment passés maîtres en fourberie et en mensonges. Ils ont trompé le monde entier d'une façon qu'on a peine à croire.

Bibliographie.

A lire la *Libre Belgique*.

A propager *La Cravache*.

A paru : *Camille Huysmans, ses discours* prononcés en Hollande du 9 au 31 janvier 1916.

Le *Baron Beyens*, son discours prononcé à *La Sorbonne*.

M. Carton de Wiart idem

M. Emile Vandervelde. idem

Si ce n'est toi, c'est donc..... ta sœur.

Nous avons reçu sous le hêtre bourgeonnant qui est notre bureau de rédaction la visite d'une femme.

Une idylle ?

Pas tout à fait. Et cependant notre inconnue était jolie et émue. Mais émue d'un sentiment qui n'avait rien de commun avec l'amour. Nous avons pu nous en apercevoir dès le premier moment car elle nous a lancé brutalement les mots fatidiques :

« Monsieur je suis une femme que vous avez insultée ».

Trente six points d'interrogation à la fois sur notre figure.

« Oui Monsieur, je suis une ancienne pensionnaire de Borsbeeck et vous avez écrit que nous sommes incapables de devenir de bonnes mères Belges et de donner nos fils à la patrie. Or, je vous affirme que je hais les allemands plus que ceux qui n'ont pas dû subir le virus de leur enseignement et que, si j'avais des enfants, je serais fière de les voir aller au front.

— Pareils sentiments vous honorent, Madame, et me tranquillisent s'ils sont partagés par beaucoup de vos anciennes condisciples. C'est la preuve que les sœurs allemands n'ont pas réussi à corrompre notre jeunesse, comme elles ont tenté de le faire.

— Vous le direz, n'est-ce pas, Monsieur le rédacteur.

— Je n'aurai garde d'y manquer, Madame.

— Alors, Monsieur, profitez aussi de l'occasion pour rectifier un détail de votre article. Ce ne sont pas des Ursulines qui enseignent à Borsbeeck, mais les sœurs du Pauvre Enfant Jésus, les *riches* sœurs du *Pauvre* Enfant Jésus, comme on les appelle au village.

— Nous avons en effet commis un lapsus. Nous le reconnaissons volontiers. Comme nous reconnaissons aussi qu'il y a Ursulines Belges et Ursulines allemands ou allemanisantes, chaque couvent de cet ordre jouissant d'une constitution et d'une direction indépendantes.